

ARTS

CINÉMA

GOURMAND

BIÈRES

VINS

VOYAGES

SORTIES

— LA PRESSE, MARCO CAMPANOZZI



GILLES VIGNEAULT

UNE ODE À LA TERRE

ARTS

Musique

LEUR BAPTÊME
À L'ADISQ



IMPRO

La Buck

LE JOYEUX
RENDEZ-VOUS
DU DIMANCHE



MAISON

Architecture

UN CHALET
SUR RAIL



RÉGAL

En cuisine

TRUCS ANTI-
GASPILLAGE

GILLES VIGNEAULT

UNE LETTRE D'AMOUR À LA TERRE

YVES BERGERAS

ybergeras@ledroit.com

Pour parler de *Comme une chanson d'amour*, son tout nouvel album, lancé la semaine où il soufflait ses 93 ans, Gilles Vigneault reçoit. Chez lui.

Pas de Zoom ni d'écrans interposés. Rien au téléphone, début de surdité oblige. Rien que des conversations entre quatre z'yeux et *Joreilles*, avec une minuscule poignée de journaliste invités dans son local de répétition de Saint-Placide. Des intervieweurs dûment vaccinés, et bien conscients du privilège que nous fait le vénérable Vigneault, à vouloir lire les questions sur nos lèvres, et ce, le jour même de son anniversaire.

Le cadeau, c'est lui qui nous l'offre. Lui, le vénérable chêne. Lui, l'intarissable ruisseau de paroles.

Si l'on s'amuse ainsi à l'habiller d'eau et de feuilles, c'est que la nature est le grand décor et le cœur de ses nouvelles compositions : 10 chansons originales où les saisons et les quatre éléments primordiaux prennent la parole pour vivifier la fibre environnementale des jeunes et des moins jeunes.

Sur l'album, dont Jim Corcoran a pris la direction artistique — assisté de Claude Champagne, coréalisateur — figure aussi *Joreille*, un mini-conte évoquant la peur, ancestrale et viscérale, de l'Autre, qui dévore l'âme et tétanise.

Quasiment pas de personnages, au détour de ces chansons. Très peu de gens. Juste du Pays. La Nature, n'est-ce pas la seule chose qui mérite d'être chantée, quand on a déjà tant dit ou tout écrit? Ça et l'Amour et le Langage... ces deux oiseaux-là sont à ses yeux, au même titre que *Monsieur l'Air* ou *Madame l'Eau*, deux «éléments» fondamentaux de plus, à dire en majuscules.

GÉANT À HAUTEUR D'ENFANCE

Cet album juvénile (et non enfantin), c'est un retour à l'essentiel. Au fondamental. À la source de toute vie. Les textes résonnent d'ailleurs moins comme un avertissement (ce qu'ils sont pourtant) aux humains que comme l'héritage de tout ce que Vigneault, géant à hauteur d'enfance, veut laisser aux générations futures, en cas de disparition prématurée. Oh, ce n'est pas pour demain la veille! promet Vigneault, fringant, et déjà prêt à remettre le couvert l'an prochain.

Mais c'est indéniablement à l'Enfance que s'adressent les poétiques allégories de *Comme une chanson d'amour*. Pour s'en convaincre, il suffit de voir son visage s'illuminer lorsqu'on évoque ce garçon de 9 ans de notre entourage — appelons-le Nathanaël — qui aime entonner les premiers couplets de *Quand vous mourrez de nos amours...*

«Si l'une de mes chansons, ou l'un de mes refrains, quel qu'il soit, survit dans la tête et l'âme d'un enfant, [voilà] une promesse d'immortalité — qui en vaut bien d'autres, se réjouit Gilles Vigneault. [C'est] une pérennité que même l'imprimé ou le gravé sur disque n'arrive pas à

perpétuer. Cet enfant-là aura peut-être l'occasion d'être le grand-père de quelqu'un... et de lui chanter à son tour cette chanson. Ce qui perpétue une chanson, c'est la mémoire des gens. Alors ça, c'est un cadeau extraordinaire. [...] Vous lui direz ça, à Nathanaël.»

ENFANTS, VOUS SEREZ NOS VEILLEURS

«Écrire, c'est se projeter sur l'Autre dans un miroir... qui nous renvoie la plupart du temps [notre] image. Et c'est pour ça que j'ai écrit là-dedans une lettre

«SUR DES AIRS DE FIN DU MONDE»

Pour Gilles Vigneault, «composer une chanson et chanter, c'est un acte politique, aujourd'hui. N'importe où dans le monde. [...] La minute qu'on parle de notre situation, et de la situation de l'Autre sur la planète Terre, alors, là, ça devient politique.»

C'est un geste politique, dit-il, que de s'adresser aux enfants. À l'heure où les adultes regardent,

les yeux pleins de promesses, ces lointaines galaxies, croyant y entrevoir la planète qu'ils présagent terra-formable, Vigneault le Veilleur se pique de s'adresser à tous les petits Nathanaël du monde, pour leur dire : «Méfie-toi de faire trop confiance à la possibilité de ces autres "terres" soi-disant habitables, [car] la chaloupe pour y aller n'est pas bâtie et je ne pense pas

qu'elle sera bâtie dans le siècle qui vient. Tu n'iras pas, et moi non plus; ni mes arrière-petits-enfants.»

«Nous avons sous nos pieds et nos orteils curieux de pas nouveaux, de chemins neufs, une planète immensément habitable... et proche. Peut-être qu'il faudrait commencer par [prendre soin de] celle-là. N'est-ce pas, Nathanaël?»

LE DROIT





Gilles Vigneault a reçu une poignée de journalistes à l'occasion du lancement de son nouvel album de chansons originales, *Comme une chanson d'amour*. — LA PRESSE, MARCO CAMPANOZZI

qui s'appelait Georges Beaulieu, et qui, m'ayant donné à traduire quelques vers de Virgile, m'avait dit : "Vous [les jeunes générations] serez des surveillants. Vous serez nos veilleurs."»

Son enseignant lui avait fait traduire le chant de *Custos*, tiré des *Géorgiques* de Virgile. «Le Veilleur, c'était quelqu'un qui s'informait : "Custos Quid De Nocte?" [en latin : Veilleur, qu'en est-il de la nuit ?] Et *Custos*, le veilleur, répondait : "Je ne vois rien venir dans la plaine; j'ai regardé au loin : tout est calme!" Autrement dit : il n'y a pas de guerre, pas d'ennemis. Tout a l'air tranquille. Dormez en paix, je veille! Et je l'ai appelé Joreille, lui qui zyeute déjà profondément, avec son espèce de vieux télescope..."»

DOMPTER LA PEUR

La peur, Gilles Vigneault n'en est pas exempt.

Oh! pas la peur d'être rendu au bout du chemin, d'avoir atteint «le sommet» et de commencer à crapahuter de «l'autre côté de la montagne». Après tout, la mort, «ce n'est pas la fin de moi, c'est une étape. Nous sommes les étapes les uns des autres. Ce n'est pas la fin de tout, puisque Nathanaël va continuer» à fredonner une de mes chansons.

Ce qui l'inquiète, c'est plutôt «la peur elle-même». La peur d'avoir peur. Et «d'oser des choses».

«C'est quelque chose d'intérieur, que non seulement le Veilleur éprouvait, mais que j'ai, moi aussi» et qui nourrit «cette vieille, vieille, peur humaine de tout ce qui nous est étranger, et qui nous semble automatiquement étrange et inquiétant.

«La peur paralyse l'envie de connaître l'Autre. [...] Quand on se connaît, on est un petit peu responsable de la personne qu'on vient de rencontrer. Et elle aussi — on ne le sait pas toujours — est responsable de nous. Par exemple, tu es responsable de moi, en ce moment...» sourit-il, en fin regard st-exupéryen.

L'autre grande crainte — intolérable — de Gilles Vigneault, c'est celle de devoir partir avec l'impression qu'il laisse une «cabane en désordre». Bien entendu, le poète évoque ici, par métaphore, la planète — et non quelque paperasse testamentaire...

anonyme : [la chanson titre] *Comme une chanson d'amour* qui est une lettre d'amour à la planète Terre.»

Sa chanson *Le veilleur* met en scène Joreille, qui zyeute et tend l'oreille pour le bien de l'humanité. Ce personnage «important», qui apparaît aussi dans le conte introduisant la chanson, permet à Vigneault de «parler de la peur».

Joreille «dit entre autres que quand on voit pas très bien ce qui nous fait peur, on doit regarder à l'intérieur de soi. Et on découvre que c'est la peur de l'Autre, de l'étranger, de ce qu'on ne connaît pas. Et la peur de soi-même. [Celle] qu'on se fabrique pour se faire peur.»

«J'ai donné un gros travail — une grosse *job* comme on dirait à Natashquan — au Veilleur, [ce] personnage que je m'efforce d'être», poursuit Gilles Vigneault, en souvenir de ce «vieux professeur de Rimouski



JIM CORCORAN

Mettre en valeur les mots de Vigneault

JOSÉE LAPOINTE
La Presse

Jim Corcoran a réalisé le nouvel album de Gilles Vigneault, un honneur pour lequel il voulait se montrer à la hauteur. Il nous a parlé de cette expérience unique.

Q C'était émouvant de travailler sur ce projet?

R C'est chargé d'émotion, c'est sûr. C'est émouvant de beauté, touchant par une sorte de transparence. Au premier contact, Gilles m'a juste récité ses textes. Je n'avais pas encore entendu la musique et j'étais déjà saisi. Mon attachement au projet, c'est d'abord et avant tout ses mots.

Q Vous aviez conscience d'avoir quelque chose de précieux entre les mains?

R Au début, je lui ai demandé : «Mais pourquoi moi?» Il a dit : «Je veux aller ailleurs.» J'étais légèrement intimidé à l'idée de participer à ce disque, et d'essayer de voir ce qu'il voulait dire par «aller ailleurs».

Q C'est vrai que c'est vaste.

R Vaste et attrayant, mais il fallait faire attention. Je ne voulais pas m'éloigner de Gilles au nom du mot «ailleurs». Et ce qu'on a trouvé, avec le temps et beaucoup de travail avec lui, parce qu'il était tellement vaillant et travaillant, est plus près de l'origine, plus près de Gilles que jamais.

Je voulais que ce disque soit à la fine pointe de la technologie et j'ai vu que j'avais l'équipe avec moi. Claude Champagne, le technicien, un ami de longue date de Gilles, qui a assuré la qualité sonore. Julie Thériault, qui signe les arrangements. Il n'y a rien d'ostentatoire ou de grandiose, c'est touchant du début à la fin. Une élégance...

Q On dirait que sa voix est plus fragile.

R J'ai réalisé qu'il n'avait pas chanté depuis un bout, alors j'ai suggéré que Monique Fauteux l'aide à la réchauffer. Il disait : «Non, non, c'est trop tard, je n'ai jamais eu une belle voix...» Je lui ai dit : «Je ne veux pas la changer, je veux juste l'entraîner!» Monique lui faisait faire des vocalises par Zoom, et, chaque jour d'enregistrement, il commençait par 20 minutes d'échauffement. C'est ce qui fait que sa voix demeure si belle. C'est celle qu'il a maintenant, qu'il possède pleinement. C'est pour ça que c'est touchant aussi. Parce que c'est une sagesse, c'est assumé.

Q C'est très impressionnant à entendre.

R Moi, j'avais des frissons. Le privilège que j'avais! Le journaliste qui peut passer quelques heures avec lui se sent privilégié... moi, j'ai passé 15 mois! Des fois on travaillait, on répétait, on discutait, je voyais qu'il était épuisé... et là, il se mettait à raconter des



Pour pour réaliser son nouvel album, Gilles Vigneault a choisi Jim Corcoran. — PHOTO ANGELO BARSETTI-CARON

histoires. Je me disais : Corcoran, t'es chanceux, tsé.

Q Ce sont des arrangements très contemporains que vous avez faits.

R Je n'aurais pas voulu que ce soit autrement. Il fallait que ça sonne comme les meilleurs disques d'aujourd'hui, parce que Gilles le mérite, et qu'on avait l'équipe pour le faire. Il n'y a rien de vieillot. Jamais il n'y a eu d'hésitation de sa part, il voulait avancer. Mais il y avait toujours une discussion. Des fois, je faisais des propositions et il disait : «Pas sûr.» C'était un *work in progress* et, ultimement, c'est lui qui décidait. Mais il était bien plus disponible que je pensais qu'il allait l'être.

Q Il vous a fait confiance.

R Oui. Et il a fait preuve d'audace! D'habitude, ses disques, c'est piano-voix. Là, il y a des chansons avec de la harpe, du hautbois, un quatuor à cordes... C'est très dénudé, jamais il n'est entermé, jamais ce n'est gonflé. Ce sont les mots, les intentions, les sentiments de Gilles qui sont soutenus. Avec Claude, on s'est assurés qu'il n'y ait pas un mot qu'on manque.

Q Un jour, allez-vous vous pincer en vous disant : «j'ai fait ça dans ma vie?»

R Dans ma carrière, on m'a proposé des choses extraordinaires. Il y a 30 ans, Nelligan. Il y a quelques années, Miron. Et là, Vigneault m'appelle? Je remercie le cosmos. Je n'ai pas couru après ça, mais ça m'oblige à être à la hauteur de ce qu'on me confie. Et il me confiait beaucoup, ses textes et ses chansons, il ne fallait pas les gâcher! Je suis très, très fier... et j'essaie de contenir mes superlatifs.

Q Avoir une telle ouverture à 93 ans, c'est fascinant.

R C'est très inspirant. Je me dis : mais qu'est-ce que je vais faire dans 20 ans, moi? Gilles, c'est un phénomène. En mars, on avait placé des dates pour enregistrer des voix. Et puis, il m'appelle et il me dit : «Jim, je ne peux pas chanter cette semaine.» Je me dis : oh *boy*, il y a un problème... «Les sucres ont commencé. Il faut que je fasse les sucres.» Je l'aurais serré dans mes bras. Ça, c'est la vie, ça, c'est ailleurs. Il est ailleurs, Gilles. Et il fallait l'accompagner pour que l'ailleurs qu'on propose soit aussi beau que l'ailleurs qui existe déjà en lui.

ARTS.

MA PREMIÈRE
NOMINATION

Toujours les mêmes au gala de l'ADISQ? Pas du tout! Quarante sont nommés pour la première fois cette année — un record. Que ce soit au Premier gala de mercredi ou à la 43^e édition, *Le Soleil* s'est entretenu avec quatre artistes pour mesurer leur enthousiasme et leur fierté.

LE TRIPLE
BAPTÊME DE CRI

VALÉRIE MARCOUX
vmarcoux@lesoleil.com

CRI avait déjà ressenti une grande fierté quand la version de *Fous n'importe où* qu'il a réalisé avec Charlotte Cardin était en nomination pour la chanson de l'année au gala de l'ADISQ de 2019. Cette année, il accède à un autre niveau de reconnaissance. CRI et son album *Juvenile* se sont retrouvés en nomination pour trois Félix, notamment dans la prestigieuse catégorie de Révélation de l'année dont le gagnant sera dévoilé dimanche soir.

Christophe Dubé progresse joliment dans son objectif de démocratiser la musique électronique au Québec. En tout cas, il a su se démarquer dans cet univers

musical comme l'indique le Félix de l'Album de l'année – Musique électronique qu'on lui a remis lors du gala diffusé mercredi soir.

Juvenile est également apprécié hors de la province. Il a récolté une nomination aux JUNO et à la SOCAN.

«La musique électronique est un style extrêmement populaire ailleurs dans le monde, affirme CRI. Au Québec, la musique électronique rayonne moins. [Les artistes] qui rayonnent ne sont pas nécessairement connus au Québec même s'ils sont hyper connus ailleurs.»

La pochette, réalisée par William Arcand, a récolté une nomination, bien que le Félix ait été remis lundi aux concepteurs de celle de l'album de Klô Pelgag, *Notre-Dame-des-Sept-Douleurs*.

La photo et tout le matériel visuel



La pochette de l'album *Juvenile* (à droite) de CRI était en nomination au Premier Gala.

— XAVIER CYR

BASIA BULAT : UNE PREUVE D'AMOUR



RICHMOND LAM

Montréalaise d'adoption, Basia Bulat était en nomination pour le Félix de l'Artiste de l'année ayant le plus rayonné hors Québec. «C'est comme si ma ville d'adoption m'aimait en retour!» lance la multi-instrumentiste native de Toronto, pour qui cette première nomination à l'ADISQ a une grande valeur sentimentale, même si le trophée a finalement été remis à Charlotte Cardin lors du gala de mercredi.

«Ça fait tellement de bien d'être reconnue comme ça! J'ai déménagé ici à temps plein en 2014, donc Montréal est ma maison depuis, mais j'ai fait la majorité de ma musique à Montréal depuis le début»,

souligne l'artiste folk, dont le cinquième album, *Are You in Love?* (2020), était en nomination aux JUNOS, tout comme ses deux précédents.

Basia Bulat a réussi à rayonner hors Québec sans en sortir. «[Mon label Secret City Records et mon manager] ont fait un excellent travail, même si mon album est sorti pendant la pire semaine de la pandémie [le 27 mars 2020]», se souvient l'autrice-compositrice-interprète.

Love Is at the End of the World a soudainement pris une signification particulière pour ses admirateurs. «C'est la chanson à propos de laquelle beaucoup de gens

m'écrivent encore», témoigne l'artiste qui a développé sa présence sur le Web pour entretenir ses liens avec son public.

Récemment, elle est redevenue plus discrète puisqu'elle est accaparée par sa toute dernière création : une petite fille de six mois qu'on entend gazouiller à l'autre bout de la ligne durant l'entrevue téléphonique.

Le premier spectacle de Basia Bulat depuis la pandémie a été au Festival de jazz de Montréal. «C'était très émouvant, car cela a toujours été un rêve pour moi de jouer sur la scène extérieure de la Place des Festivals», partage l'artiste, qui se sent plus que jamais à la maison dans la métropole. VALÉRIE MARCOUX

À L'ADISQ



perdu et finalement tu rentres dans quelque chose», décrit-il.

EN ATTENDANT DE DANSER

Heureux de ses nominations qui arrivent à point pour célébrer le premier anniversaire de *Juvenile*, CRi était tout de même déçu de ne pas encore avoir eu l'occasion de faire danser collectivement ses fans au Québec.

«Dans les formes de mes chansons, j'ai vraiment pensé à comment une foule réagirait. C'est un album qui est fait pour ça», explique l'artiste qui est fier d'avoir entièrement réalisé *Juvenile* au Québec, même s'il a signé avec une maison de disque londonienne.

CRi a fait des spectacles dans plusieurs villes aux États-Unis, il se prépare à aller jouer en Angleterre et au Mexique, mais il doit encore attendre pour faire danser les gens d'ici. «Un *show* de musique électronique assis, c'est comme regarder un film les yeux fermés : ça ne fait aucun sens», affirme l'artiste qui a décidé de reporter ses spectacles prévus cet automne, moins d'une semaine avant que le gouvernement annonce le retour officiel de la danse à l'intérieur à partir du 15 novembre.

En attendant, CRi a devancé la sortie du vidéoclip de *Signal*, pièce sur laquelle il collabore avec Daniel Bélanger.

IMPROBABLES COÏNCIDENCES

Alors que *Juvenile* fêtait sa première année d'existence le 16 octobre, *Rêver mieux* de Daniel Bélanger célébrait ses 20 ans. «On a sorti nos albums exactement la même date. Honnêtement, je ne le savais pas du tout, on n'a pas fait exprès», promet celui qui n'a jamais caché son admiration pour cette icône de la musique québécoise.

Si on accepte cette synchronicité comme une coïncidence, elle n'est pas la seule qui semble lier l'album mythique de Daniel Bélanger — qui vient d'obtenir la certification double platine de Music Canada — et *Juvenile*. «Je l'ai composé presque entièrement à la Coop [Le] Symphonique à Montréal, là où Daniel [Bélanger] a aussi enregistré *Rêver*

mieux. Tout ça n'est pas voulu», insiste-t-il.

Avec *Travelling*, Daniel Bélanger est pour sa part en nomination à l'ADISQ dans la catégorie Album de l'année — Musique instrumentale.

LES FILLES MONTAGNES : UN ALBUM QUI RÉSONNE



ARCHIVES LA PRESSE, ALAIN ROBERGE

«Je trouve ça beau que cette catégorie soit dans le gros gala. Elle ne l'a pas toujours été», souligne Viviane Audet dont *Les filles montagnes* est en nomination pour l'Album de l'année — Musique instrumentale.

Inscrite à la dernière minute, la compositrice accueille avec joie cette première nomination solo. «C'est vraiment une super belle surprise!» s'exclame Viviane Audet qui sort tout juste du studio d'enregistrement où elle travaillait sur la trame sonore prochain Rafaël Ouellet. C'est d'ailleurs grâce à lui qu'elle a fait ses débuts comme actrice en 2006, puis comme compositrice de musique de film en 2012.

Depuis 10 ans, Viviane Audet compose essentiellement pour les autres. Avec *Les filles montagnes* (2020), elle s'est replongée dans sa musique façonnée en 2019 pour le documentaire de Judith Plamondon, *Polytechnique*, ce qu'il reste du 6 décembre.

Sans avoir vu les images du long métrage, Viviane Audet a pris l'imposant dossier de recherche de la réalisatrice et a demandé qu'on lui en lise le contenu alors qu'elle improvisait au piano. Il lui restait beaucoup de «retailles» de cette séance qui n'avaient pas été utilisées pour le film, explique-t-elle.

Depuis sa sortie, son album résonne avec d'autres tragédies, souligne la compositrice en faisant référence aux féminicides qui affligent le Québec. Récemment, la musicienne a lancé une version longue de la pièce *Elles* — 50 secondes étaient trop peu pour exprimer toute la colère ressentie devant ces crimes.

Les filles montagnes s'avère son premier effort entièrement instrumental, mais pas le dernier. «Je me rends compte qu'avec la musique instrumentale, je peux dire bien plus d'affaires qu'avec les mots. Ça m'a pris du temps à le comprendre», révèle la compositrice qui prépare un nouvel album inspiré d'un piano blanc abandonné.

VALÉRIE MARCOUX

IRVIN BLAIS : LE COUNTRY, PLUS VIVANT QUE JAMAIS



PHOTO LAURENCE LABAT

promoteurs découvrent la musique country, mais nous, les gens des régions, on sait que cette musique est écoutée.»

Irvin Blais est aussi honoré de monter sur la scène du gala de l'ADISQ ce dimanche que de recevoir sa première nomination (il a obtenu mercredi le prix du public de la première nomination). Avec 14 albums à son actif et une carrière bien établie, le vétéran de la musique country québécoise s'est inscrit pour la première fois cette année au fameux gala afin de faire plaisir à ses nombreux admirateurs qui désiraient le voir à la télévision dans un grand événement, évoque l'artiste qui met un point d'honneur à rester accessible et disponible pour parler avec ses fans.

Pour franchir cette nouvelle étape de sa carrière, l'auteur-compositeur-interprète s'est associé pour la première fois au producteur Martin Leclerc pour l'aider à atteindre ses objectifs et concocter *LÉDA*.

Cet album est dédié à sa belle-sœur décédée d'un cancer au printemps 2020. Prolifique, Irvin Blais a composé une trentaine de chansons pour n'en retenir que 12, celles qui évoquent avant tout la bienveillance de Léda. VALÉRIE MARCOUX

Avec Irvin Blais en nomination pour le meilleur album country de l'année aux côtés de Léa Jarry et d'Alex Burger, deux jeunes étoiles montantes de la musique country aussi en lice pour le prestigieux Félix de Révélation de l'année, le public québécois semble renouer avec ce style musical parfois caricaturé.

«C'est pas de la musique québécoise qu'on fait, c'est de la musique que t'aimes», souligne Irvin Blais en entrevue au *Soleil*. Le country a toujours été en vie, c'est juste qu'on ne le médiatisait pas. Les

«Un *show* de musique électronique assis, c'est comme regarder un film les yeux fermés : ça ne fait aucun sens»

— CRi, à propos de ses spectacles qu'il devait faire au Québec

entourant le premier effort de CRi ont été conçus en une journée autour d'un gros aquarium, se rappelle l'artiste qui s'est immergé complètement dans l'eau froide au fil des essais.

«Pour moi, l'eau représente le commencement; l'être humain commence sa vie dans un liquide. C'était aussi une manière de plonger ma tête dans le passé. *Juvenile* est une ode à mon enfance, à tout ce qui m'a formé», partage Christophe Dubé.

Le flou et les dégradés de couleurs sont également des éléments importants pour l'artiste qui voulait une pochette à l'image de sa musique qui n'est pas découpée de manière chirurgicale. «Ça module, c'est rond. Des fois, tu es un peu

RENEE WILKIN

PEAUX MÉTISSÉES
ET BEDONS RONDS

YVES BERGERAS

Le Droit

La chanteuse Renee Wilkin publiait mercredi *La peau étoilée d'Anicée*, deuxième tome d'une collection de récits jeunesse prônant « l'acceptation de soi et l'inclusion », et visant à mettre en lumière « la diversité sous tous ses angles » et les questions d'ordre identitaire.

La peau étoilée d'Anicée met en scène une jeune fille issue d'une union métissée, et qui, fraîchement débarquée dans une nouvelle école, est un peu mal à l'aise avec les questions et commentaires sur la couleur caramel de sa peau, l'épaisseur de ses cheveux ou la présence de taches de rousseur sur son visage. Elle préférerait qu'on s'intéresse aux choses qui la représentent, notamment son talent au soccer.

Le livre fait suite au *Cœur rouge et or de Nestor*, paru en mai dernier. Il y était question d'identité de genre, en compagnie d'un jeune personnage préférant les poupées aux petites autos. Les deux bouquins sont illustrés par Annie Boulanger.

Au détour du deuxième tome, on croise d'ailleurs Nestor, ainsi que Marion, à qui l'autrice consacrera le troisième opus de cette collection intitulée *Petits géants* (éditions Boomerang Jeunesse), dans le livre *Le joli bedon rond de Marion* — où il sera question de diversité corporelle, sujet sur lequel s'est prononcée à maintes reprises Renee Wilkin, habituée aux vêtements amples... et aux commentaires pas toujours civils.

« Les sujets que j'ai choisis, j'en parle en connaissance de cause », fait valoir la chanteuse et autrice



Renee Wilkin — BERTRAND EXERTIER

d'origine gatinoise, qui est aussi maman de deux enfants métissés : Éli et Marcus. « Dans le personnage du frère d'Anicée, Élie, on reconnaît mon fils Éli. Et mon plus jeune se reconnaissait beaucoup en Nestor. »

« À travers l'expérience d'Anicée, je voulais refléter une situation que mes enfants vivent quand ils arrivent dans de nouvelles classes et qu'ils se font de nouveaux compagnons. Les trois récits, ce sont mes yeux de maman qui observent ça. »

Les questions abruptes auxquelles Anicée est confrontée à l'école, « ce sont de petits incidents qui ne cachent pas de mauvaises intentions, bien sûr, mais quand c'est fait à répétition, ça peut être un peu désagréable pour celui ou celle qui vit ça » au quotidien.

L'autrice évite d'adopter tout ton moraliste, pour chercher plutôt à dédramatiser les choses. « On essaie d'être rigolo, sans prise de tête. »

Par exemple, Anicée et sa nouvelle camarade de classe, Magalie, vont faire ensemble une présentation orale destinée à montrer que, malgré toutes leurs apparentes différences, les deux amies sont très similaires.

Pour Renee Wilkin, « le mot *grosse* n'est pas une insulte, mais juste un adjectif » et elle ne s'interdit pas, en famille, de faire de l'humour sur son corps. « Ne pas faire de blague, ce n'est pas la solution », croit-elle. Pas à long terme. « Mais, dans la sphère publique, j'ai l'impression que c'est encore trop tôt, surtout pour les personnes racisées, les autochtones et les personnes qui ne se définissent pas par leur genre biologique. Ils et elles ont été longtemps intimidés, stigmatisés ou mis à l'écart », évoque-t-elle au sujet de l'affaire judiciaire entre Mike Ward et Jérémy Gabriel, sur laquelle elle a une opinion très mesurée.

Aux yeux de Renee Wilkin, l'important est de montrer d'autres modèles aux enfants, pour qu'ils apprennent tôt à relativiser ce qui est « normal », voire normatif. Dans le cas de ce deuxième tome, il s'agit de la réalité « que les autres amis non racisés ne connaissent pas ».

SUCCÈS AU QUÉBEC...
ET À L'INTERNATIONAL

Ses livres bénéficient d'un tirage de 4000 exemplaires au Québec, plus 2000 en Europe, où le premier opus a été republié par l'éditeur belge Kennes.

« On ne parle pas encore de réimpression, mais ça va très bien. En France aussi, les livres ont très bien fonctionné. On ne savait pas trop à quoi s'attendre parce qu'ici, j'ai un public, mais [pas] là-bas... »

Le succès en librairies est tel que

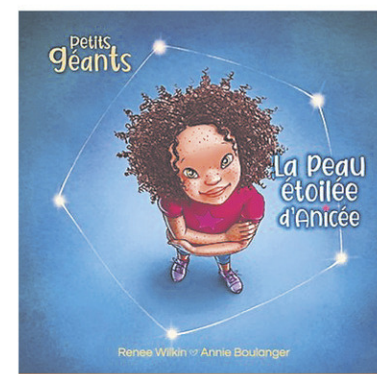
Renee Wilkin songe déjà à étoffer sa trilogie de deux autres titres.

Le quatrième tome pourrait réunir les trois protagonistes autour d'une histoire de Noël, s'avance-t-elle en rappelant que, dans chacun des trois livres, les deux personnages moins centraux « font une petite apparition ». Le suivant pourrait traiter d'homoparentalité, laisse-t-elle entendre.

Un projet de traduction pour les marchés anglophone et hispanophone est déjà bien amorcé. Le premier tome a, lui, fait l'objet d'une adaptation en format audio numérique, lue par Frédérique Dufort.

Les deux premiers tomes de la collection *Petits géants* seront également bientôt exposés dans des salons du livre organisés à Shanghai et à Dubaï. Les œuvres qui seront envoyées là-bas ont été sélectionnées par le consulat général du Canada, à la grande surprise de l'autrice, qui convient que « ce sont des thématiques un peu plus délicates pour certains pays » ou certaines cultures de réputation plus rigoriste.

« J'ai le cœur gonflé à bloc depuis le début de cette aventure », avoue-t-elle, heureuse de participer à sa façon à la sensibilisation des jeunes esprits, en les exposant aux différences à travers des livres qui, par la bande, cherchent à « briser les stéréotypes » et à « favoriser l'estime de soi ».

RENEE WILKIN ET
ANNIE BOULANGER
*La peau étoilée d'Anicée*JEUNESSE
Éditions Boomerang Jeunesse
32 pages

ENVIE DE SORTIR ?

ARTS VISUELS

Au Centre culturel Yvonne L. Bombardier de Valcourt, il est possible de voir la saisissante exposition *Transition* jusqu'au 12 décembre. La photographe **Arianne Clément** y présente 40 clichés de ses séries « 100 ans, âge de beauté », « L'art de vieillir » et en primeur « L'art de vieillir *queer* », ainsi que l'installation « Les amazones » avec des survivantes du cancer du sein. Vous y découvrirez aussi des œuvres des artistes **Pascale Archambault** et **Amélie Pomerleau**. C'est gratuit.

Le Musée Bruck présente, jusqu'au 18 décembre, l'exposition collective *Tissu & Fibre* mettant en vedette une trentaine d'artistes et un éventail de créations (peinture, sculpture, photographie et art textile) ayant pour thèmes les mots « tissu » et « fibre ». On peut s'y rendre du jeudi au samedi de 12 h à 16 h.

Les Sheffordois **Joseline Laramee** (peinture et sculpture), **Alain Limouzin** (impression numérique, dessin et peinture) et **Marie-France Paquette** (collage numérique)

unissent leurs trois univers distincts en présentant *Éléments 3* chez Boréart jusqu'au 21 novembre.

L'Espace UP2 Meet de Bromont vous invite à l'exposition *Ce qui ne tient qu'à un fil* de l'artiste peintre contemporaine **Marie-Claire Plante**, qui se déroule jusqu'au 22 janvier prochain.

Jusqu'au 7 novembre, la Galerie Art Plus de Sutton rend hommage à l'artiste **Liz Davidson** à travers l'exposition *Au-delà des limites*.

Jusqu'au 1er décembre, le Centre d'art de Dunham reçoit le sculpteur **Marek Latzmann** et son exposition *Readymades, qui servent à rien*, où les choses ordinaires se métamorphosent en œuvres d'art. Le vernissage se tient ce samedi 6 novembre de 14 h à 16 h.

MUSIQUE

Sur la scène Davignon présente **Saratoga** le samedi 6 novembre à 20 h à l'église Emmanuel de Cowansville. Billets : lepointdevente.com

Joseph Edgar s'arrête à la Maison de la culture de Waterloo le vendredi 12 novembre à 20 h. La première partie sera assurée par **Rick et les bons moments**. Billets : reseau.ovation.ca

HUMOUR

Guillaume Pineault présente *Détour* le samedi 6 novembre à 20 h au Théâtre des Tournesols de Cowansville. Billets : tournesols.tuxedobillet.com

LA BUCK DE RETOUR DANS UN NOUVEAU DÉCOR

OLIVIER PIERSON

olivier.pierson@lavoixdelest.ca

Il était temps! Après presque deux ans sans jouer, nonobstant quelques tentatives virtuelles durant la COVID, la BUCK est de retour à Granby... mais dans un autre lieu que le défunt Pub du Village, qui fut longtemps son adresse fétiche. La Distillerie de la Chaufferie est désormais le nouveau terrain de jeu de cette ligue d'improvisation qui vient d'entamer sa 22e saison.

Les traditionnelles joutes ont repris en fanfare lors de la fin de semaine de l'Action de grâce. «Le public est venu nombreux pour l'ouverture de notre saison», se réjouit Jean-Philippe Locas, qui voit dans cet engouement la preuve — s'il en était besoin — que les amateurs se languissaient de renouer avec ces soirées déjantées nimbées de convivialité.

Le camp de recrutement organisé une semaine avant ce premier match est venu corroborer ce constat, mais du côté des joueurs cette fois, qui avaient eux aussi hâte de se réconcilier avec l'action. «On a reçu 36 personnes, ce qui est assez rare pour être souligné, alors que nous n'avions que 20 places disponibles», souligne le coorganisateur de ces rendez-vous avec Michaël Robert.

«On a reçu 36 personnes au camp de recrutement des joueurs, alors que nous n'avions que 20 places disponibles»

— Jean-Philippe Locas, un des deux organisateurs de la ligue d'impro la BUCK

Dans cette histoire de déménagement, les astres se sont alignés avec un bon coup de pouce de la providence. «Quand j'ai contacté la Chaufferie, ils m'ont dit qu'ils songeaient justement à proposer des soirées d'impro. C'était l'accord parfait», raconte celui qui possède une compagnie en domotique.

Pour ne rien gâcher, l'établissement de la rue Cowie offrait un cadre idéal pour ce genre de rendez-vous. «Le set-up de la salle est parfait, le public est proche de nous, on ressent vraiment ses

réactions.» La BUCK n'a eu qu'à s'équiper en matériel audio et en éclairage, même si dans ce dernier registre des ajustements restent à faire.

DE L'ACTION UN DIMANCHE SOIR

Pour l'exercice 2021-2022, cinq équipes de quatre joueurs, dont la plupart sont originaires de Granby, vont s'affronter chaque dimanche soir, de 20h à 22h, sous le regard sans complaisance de l'arbitre Catherine Trudeau. Il en sera ainsi jusqu'au 17 avril — excepté les relâches liées à Noël et au Nouvel An —, date de la grande finale. Celle-ci sera suivie, une semaine plus tard, du Match des Étoiles, tandis que le 1er mai ponctuera pour de bon la saison, avec la soirée de gala et sa remise traditionnelle de trophées.

Il n'en coûtera qu'un modeste 5 \$ (dont 2 \$ iront dans les poches de la distillerie pour la mise à la disposition des locaux) aux amateurs comme aux néophytes pour assister à ces soirées d'impro accessibles aux 18 ans et plus. Jean-Philippe Locas ne cache d'ailleurs pas sa volonté d'attirer un plus large public, en plus de leurs partisans habituels, même si le dimanche soir se prête davantage aux soirées devant la télé qu'aux sorties entre amis.

La mise en sommeil du Palace, pour cause de travaux, pourrait aussi leur être profitable, selon lui.



L'ambiance est assurée avec la BUCK, qui attire en moyenne entre 40 et 50 personnes à ses soirées d'impro. Dimanche passé, l'affluence a toutefois pâti de l'Halloween et des mauvaises conditions météo. — LA VOIX DE L'EST, JESSY BROWN



Jean-Philippe Locas devant la Distillerie de la Chaufferie, nouveau terrain de jeu de la ligue d'improvisation la BUCK. Rendez-vous est donné au public chaque dimanche soir de 20h à 22h. — LA VOIX DE L'EST, ALAIN DION



Le rôle d'arbitre sera assuré cette saison par Catherine Trudeau, une des figures incontournables de la BUCK. — LA VOIX DE L'EST, JESSY BROWN



Le rideau de la saison d'impro 2021-2022 tombera le 1er mai prochain avec une soirée de gala propice à la remise des trophées. — FOURNIE PAR LA BUCK (RIZLANE ABDESSAMAD)

Un peu partout sur la planète, des projets architecturaux d'exception étonnent, fascinent, choquent parfois... mais ne laissent assurément pas indifférent! *Le Mag* met en lumière certaines de ces réalisations. Cette semaine, la cabine polyvalente ANNA.

VUE D'AILLEURS

RAPHAËLLE PLANTE
rplante@lesoleil.com

Conçue par le designer néerlandais Caspar Schols, la cabine en bois ANNA a été pensée pour connecter l'humain avec la nature. La structure posée sur une plateforme s'ajuste au gré de ses activités ou des conditions météorologiques.

Ainsi, le micro-chalet comprend deux enveloppes : l'extérieure en bois et l'intérieure en verre. Celles-



UNE CABINE QUI S'AJUSTE À LA NATURE

ci glissent sur des rails pour permettre diverses configurations. Lorsque tout est fermé, ANNA ressemble à une petite maison plutôt conventionnelle. Mais la cabine peut se séparer en deux, laissant un espace ouvert sur la nature au centre. Pour observer le ciel ou les étoiles sans frissonner, suffit de faire glisser l'enveloppe de verre sur les rails pour recouvrir l'espace central. Cette structure peut aussi se déployer à l'extrémité de la cabine.

L'idée d'ANNA est d'«inviter les gens à vivre à l'extérieur et à créer une connexion plus profonde avec la nature, soi-même et les autres. Nous pensons que l'amélioration de cette sensibilité se traduira par plus d'amour et de soins pour la nature, la planète et pour les

gens en général», souligne Caspar Schols.

La cabine est conçue pour les climats tempérés (entre -5 et 35 °C) et est résistante aux forts vents ainsi qu'aux bordées de neige. Elle comprend une salle de bain intérieure avec douche et toilette, tandis qu'une baignoire est intégrée dans la plateforme. On y retrouve également une cuisine tout équipée, des espaces de rangement, et il est possible d'accueillir jusqu'à deux lits *king* ainsi qu'une installation de chauffage central.

ANNA est construite avec des matériaux naturels : l'extérieur est en bois de mélèze de Sibérie, tandis que le contreplaqué de bouleau, de couleur claire, est utilisé à l'intérieur.

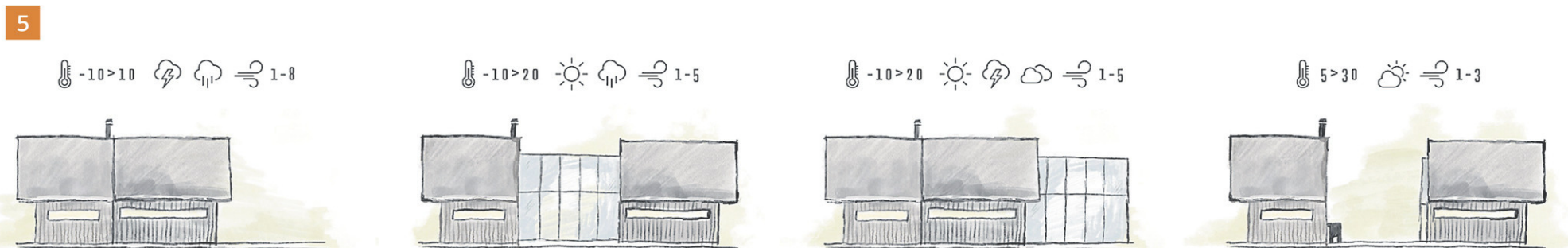
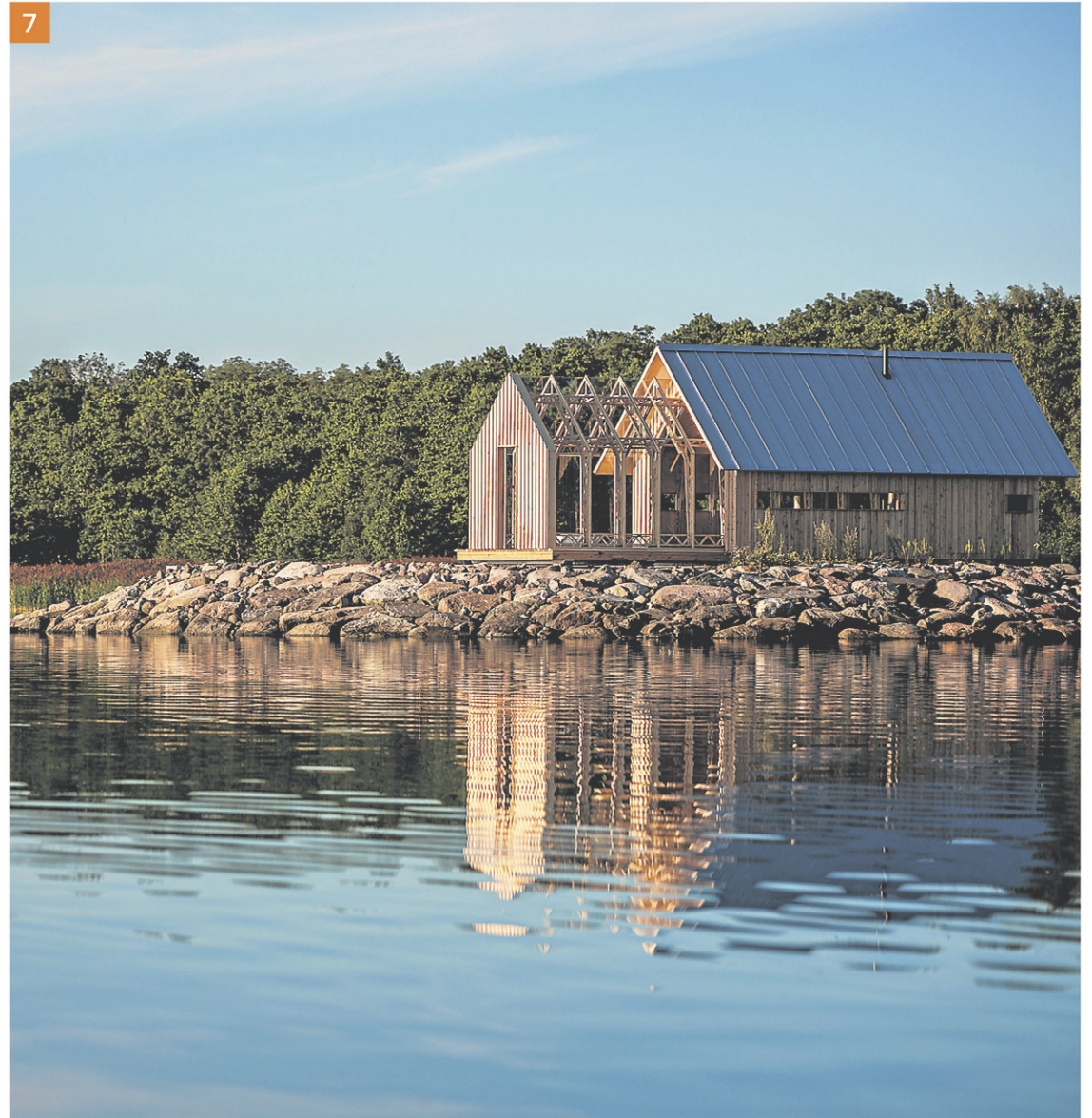
Le premier endroit pour découvrir cette cabine hors du commun est la forêt de Holenberg, dans la réserve faunique de Maas-horst, aux Pays-Bas. Sur le site cabin-anna.com, on indique qu'il sera «bientôt» possible de réserver ANNA à différents endroits dans le monde.

La cabine peut aussi être conçue dans une version autonome, qui inclut notamment des systèmes d'énergie solaire et de traitement des eaux usées.

SUCCÈS HORS FRONTIÈRES

Le créateur d'ANNA, Caspar Schols, n'avait aucune formation en architecture lorsqu'il a conçu en 2016 un projet de cabine pour





sa mère. Celui qui a d'abord étudié en physique a alors imaginé la Garden House, qui a jeté les bases pour ANNA par la suite. Cette construction a retenu l'attention et s'est même retrouvée parmi les projets architecturaux les plus populaires des Pays-Bas en 2017. À peu près à la même époque, M. Schols a reçu une bourse pour étudier à l'Architectural Association de Londres.

En 2021, la cabine ANNA a remporté le prix du projet de l'année aux Architizer A+ Awards. Ces prestigieux prix internationaux d'architecture sont décernés à des projets d'exception parmi plus de 5000 candidatures provenant d'une centaine de pays.



1 et 7 La cabine ANNA a été conçue aux Pays-Bas. — PHOTOS TONU TUNNEL

2,3,4 et 6 La construction polyvalente permet de créer une connexion plus profonde avec la nature. — PHOTOS JORRIT 'T HOEN

5 Les différentes configurations possibles — ILLUSTRATION CABIN-ANNA.COM



Les brasseurs s'amuse à utiliser du poivre pour rehausser les notes épicées de la levure, par exemple, ou celles du seigle, le plus souvent. — 123RF

Bière et poivre

PHILIPPE WOUTERS

CHRONIQUE

philippe.wouters@lescoops.ca



Si il y a bien une recette que je ne m'attendais pas à découvrir ces dernières années, c'est le mélange de poivre dans une bière. Et s'il y a bien un type de bière que je ne m'attendais pas à apprécier, c'est la bière au poivre...

Le poivre est une épice connue dans le monde de la gastronomie; il n'est jamais bien loin du sel. Alors que le sel est un rehausseur de saveurs, le poivre a plutôt tendance à nous offrir des notes épicées et variées, en fonction du type de poivre utilisé. Le fameux poivre noir est le plus utilisé, mais il se divise en de nombreuses sous-catégories,

d'appellations différentes et d'origines multiples.

Dans le monde de la bière, les brasseurs s'amuse à utiliser du poivre pour rehausser les notes épicées de la levure, par exemple, ou celles du seigle, le plus souvent. On y trouve donc autant de styles différents que de poivres différents. Il y a cependant une tendance qui veut que les bières de type saison ou rouses soient les plus utilisées.

Historiquement, certaines bières se sont démarquées dans le marché au Québec. Mention spéciale à la Route des Épices de Dieu du Ciel!, une bière de seigle avec ajout de poivre noir et de poivre vert pendant le brassage.

Elle présente de belles notes poivrées et une finale sur le piquant, sans tomber dans l'excès.

La saison Voatsiperifery, du nom du même poivre, brassée par Brouhaha dans les installations de la coopérative MaBrasserie, est également reconnue au Québec comme l'une des premières à avoir démocratisé les bières au poivre. Le fameux poivre sauvage de Madagascar apporte une complexité en bouche qui n'a d'égal que l'incroyable buvabilité de la bière. À l'époque, c'était ce que j'appelle un OVNI brassicole, une bière qui propulse la culture bière ailleurs.

Aujourd'hui, des bières aux poivres, il y en a bien plus. Si on se réfère au nombre de nouveautés disponibles chaque année, c'est tout à fait normal que ce type de bière si particulier soit également en hausse.

**POIVRE
BRASSERIE MENAUD**

Menaud a pour habitude de présenter des bières avec une touche particulière sur le terroir local et cette bière de seigle n'y échappe pas, en vous proposant une touche poivrée provenant du poivre d'Aulne de Charlevoix. Qu'est-ce que du poivre d'Aulne? C'est tout simplement le fameux poivre des dunes de plus en plus populaire dans la cuisine gastronomique québécoise.

**ROUSSE POIVRÉE
RUISSEAU NOIR**

Cette bière basée sur une recette un peu plus anglaise est appuyée par une belle assise de malts caramélisés, et le poivre vert utilisé est importé d'Inde. Il est intéressant de voir que de nombreuses brasseries sont heureuses de travailler avec du poivre vert plutôt qu'un poivre noir, par exemple. Dans ce cas-ci, la bière présente des notes d'épices, certes, mais ne tombe

pas dans l'excès du piquant en fin de bouche.

**PALE ALE AU POIVRE
LES TROIS
MOUSQUETAIRES**

Prenez une Pale Ale américaine et son amertume bien soutenue et ajoutez-y une belle dose de poivre. Vous voilà face à une des rares bières amères qui présentent également des notes épicées, bien balancées en finale. L'idée est intéressante, car l'amertume et le piquant, c'est une idée d'accord de contraste très souvent appliquée par les amateurs de bière. Cette bière réunit les deux.

On mange quoi avec des bières au poivre? Des plats épicés bien sûr, pour apprécier la résonance de l'accord. Mais pourquoi ne pas inverser le principe d'accord de contraste en présentant un plat sucré — mijoté par exemple — devant une bière au poivre qui rehaussera le tout?

PLANÈTEVINS



NATALIE RICHARD
Collaboration spéciale
natalierichardmedia@gmail.com

Bien sûr que l'on peut encore boire du blanc à l'automne. Et comme on a envie de s'emmitoufler un peu, on choisira des cuvées rondes et voluptueuses, à la robe dorée et brillante pour ensoleiller notre palais. Question de faire voyager nos sens et de boire le monde, voici quelques-uns de mes meilleurs choix de cette saison.

1 FAMILLE PERRIN CÔTE DU RHÔNE NATURE 2020

19,05 \$ • 14 727 518 • 13,5 %
1,2 g/L

La cuvée Nature est produite avec une grande majorité de grenache blanc avec un peu de viognier, de marsanne et de roussanne. Un vin savoureux qui s'ouvre comme un grand bouquet de fleurs, d'une élégance soyeuse en bouche avec des notes d'abricot et de poire sur une belle finale acidulée qui fait durer le plaisir. À noter que ce n'est pas un vin «nature», on utilise le terme ici pour signifier qu'il est issu de l'agriculture biologique. Un des piliers de la vallée du Rhône, la famille Perrin vinifie dans les règles de l'excellence depuis cinq générations. Propriétaire du Château de Beaucastel, les Perrin produisent aussi les très bons vins d'entrée de gamme de La Vieille Ferme, en plus de gérer les domaines du Clos des Tourelles et de Miraval, le vignoble de Brad Pitt, acheté en 2011 avec son ex-femme Angelina Jolie qui a finalement vendu ses parts au Groupe Stoli, en octobre dernier.

2 TREANA MARSANNE-VIOGNIER CENTRAL COAST 2019

29,95 \$ • 875 096 • 14,5 %
5,2 g/L

Un nez réconfortant aux arômes de beurre et de caramel salé, suivi d'une bouche ample et riche aux saveurs de pêche et de mandarine. La finale complexe et distinctive se décline en plusieurs paliers de

saveurs incluant la mangue et le citron Meyer. C'est du grand vin d'automne, enveloppant et aussi réconfortant que notre doux chandail de laine préféré.

3 BODEGA AVANCIA CUVÉE DE O GODELLO VALDEORRAS 2019

29,85 \$ • 14 729 986 • 14,2 %
1,4 g/L

Une nouveauté de l'Espagne verte, un godello capiteux au nez de fleur de miel et aux saveurs de coing, de zeste d'orange avec un léger penchant vers le pamplemousse et une finale minérale et saline qui donne soif. Du soleil et de la mer. Un grand coup de cœur!

BLANC SUR ROUGE, RIEN NE BOUGE



En automne, on a envie de s'emmitoufler un peu donc on choisira des cuvées plus rondes et voluptueuses, à la robe dorée et brillante pour ensoleiller notre palais. — PHOTO COLLABORATION SPÉCIALE NATALIE RICHARD

4 GRAN PASSIONE VENETO 2020

17 \$ • 14 195 582 • 12,5 % • 4,3 g/L
Un blanc enveloppant grâce à un parfait assemblage de chardonnay et de garganega, ce cépage italien des vins du Soave, en Vénétie. Le mariage passionné et passionnant offre des notes de pêche, de melon miel et d'amande sur une finale valorisée par la rondeur et les accents acidulés du chardonnay.

5 UNOAKED CHÂTEAU DES CHARMES CHARDONNAY VQA ESTATE GROWN & BOTTLED 2018

15,10 \$ • 13 796 124 • 12,5 % • 1,6 g/L
Originaire de France, la famille Bosc est une des pionnières du domaine vinicole de la péninsule du Niagara. À notre plus grand bonheur, leurs vins sont de plus en plus présents chez nous, malgré que les quantités demeurent restreintes. Bien que cette cuvée n'ait pas connu le bois, la bouche est riche et onctueuse, sur des notes de fruits exotiques comme l'anas et le kiwi, avec une bonne longueur qui donne l'eau à la bouche. On trouve rarement de si bons chardonnays à un prix si doux.

6 DOMAINE LAFAGE CÔTES CATALANES CUVÉE CENTENAIRE 2020

18,55 \$ • 13 227 845 • 13 %
2,6 g/L

Au Domaine Lafage, Jean-Marc et Éliane sont la septième génération d'une famille de vigneron du pays catalan, grandie en plein cœur du Roussillon. Leurs vins sont l'expression d'une mosaïque de terroirs et cette cuvée centenaire

provient de vignes qui ont entre 90 et 100 ans. De vieilles vignes de grenache et de roussanne, des cépages réconfortants et chaleureux qui nous vont si bien à l'automne. On trouve une bouche pleine de soleil avec l'abricot et la prune jaune, pointés d'une note poivrée en finale. Un blanc d'automne par excellence qui accompagnera aussi bien un pavé de saumon qu'un filet de porc. À votre santé!

BIO

Pour des suggestions quotidiennes de vins, suivez-moi sur Instagram @nrartdevivre ou sur mon site natalierichard.com.

LA GRANDE DÉGUSTATION

Cette année encore La Grande Dégustation s'invite chez vous en format virtuel avec neuf ateliers gratuits sous forme de Facebook Live, du 15 au 21 novembre prochain. Voyagez en saveurs avec les experts qui animeront vos papilles vers la France, la Californie, l'Espagne, l'Italie et le monde. Les produits en dégustation sont disponibles à la SAQ.

Pour tous les détails, consultez www.lagrandedegustation.com

FLORENCE-LÉA SIRY

FAÇON ZÉRO GASPI

KARINE TREMBLAY

karine.tremblay@latribune.qc.ca

EN CUISINE

Florence-Léa Siry plaide pour la réduction du gaspillage alimentaire bien avant que l'idée ne trouve un écho fort dans la population.

«Je faisais de l'économie familiale en revalorisant les pertes alimentaires, ni plus ni moins», expose la pro de la cuisine zéro gaspi, qui a vu la société changer au fil de la dernière décennie.

C'est la popularité du mouvement zéro déchet qui a en quelque sorte amené dans son sillon l'importance de réduire la quantité de denrées qui prenaient le chemin de la poubelle.

«J'ai lancé mon entreprise, Chic frigo sans fric, il y a déjà 10 ans. À l'époque, le gaspillage alimentaire, c'était un concept qui n'était pas très évocateur pour une majorité de gens. Le premier livre que j'ai écrit sur le sujet, il y a six ans, il ne s'est d'ailleurs pas vendu. J'avais racheté les exemplaires à l'éditeur avant qu'ils ne soient envoyés au pilon, en me disant que j'allais les vendre dans mes conférences.»

Les temps changent, la société aussi.

La consommation zéro gaspi rejoint maintenant une frange beaucoup plus large dans la population. Florence-Léa Siry est bien placée pour le mesurer, elle qui multiplie les conférences et qui vient de lancer son cinquième bouquin, *Défis zéro gaspi*.

CONTRER LES CHANGEMENTS CLIMATIQUES

«Avant, les gens ne se sentaient pas du tout concernés lorsque j'abordais le sujet du gaspillage alimentaire. Mais depuis cinq ans, je dirais, l'importance d'agir pour lutter contre les changements climatiques a changé la perspective», note-t-elle en soulignant que les scientifiques du Project Drawdown ont établi qu'une diminution du gaspillage alimentaire pouvait avoir une réelle incidence.

«C'est une façon simple et concrète qui a une véritable portée et qui permet à chacun de faire sa part. À force d'être sensibilisés là-dessus, les gens essaient de trouver des solutions. Mon but, c'est de leur montrer que ce n'est pas compliqué, et que ça peut même être le *fun*», note l'autrice et entrepreneure.

Elle persiste et signe : cuisiner en mode vide-frigo, ce n'est pas compliqué, du moment qu'on a organisé un peu son environnement pour se faciliter les choses lorsque vient le temps de passer aux fourneaux.

«C'est pour ça que j'ai découpé l'info par zones de conservation (comptoir, frigo, garde-manger, congélateur) plutôt que par aliments. Ça permet aux gens de faire le tour de leur cuisine, d'évaluer

leurs besoins, de faire l'inventaire de ce qu'ils ont, de ce

qu'ils utilisent, et de s'organiser en conséquence.»

Après ça, la créativité a le champ libre pour s'exprimer, à partir de ce qui est à portée de main.

«Je propose mes bons trucs et des canevas de recettes qui sont modulables selon les goûts de chacun. C'est une cuisine d'assemblage qui est rapide à faire», mentionne celle qui a testé ses recettes une fois... et puis une autre!



«J'ai eu la chance de collaborer avec le Marché Second Life. Ils me donnaient de la nourriture et d'une fois à l'autre, je ne savais pas ce que j'allais recevoir. J'ai donc vraiment mis le concept à l'épreuve.»

CANTINE-ÉCOLE

Cette façon de cuisiner sans gaspiller, Florence-Léa l'a un peu beaucoup développée alors qu'elle

était cantinière sur les plateaux de tournage.

«J'ai fait ça pendant 15 ans. Les conditions sont tellement difficiles sur un plateau qu'on apprend à composer avec toutes les situations. Moi, j'ai vite décidé que ce n'était pas parce que je n'avais pas d'électricité, pas d'eau et pas de temps que je ne pouvais pas cuisiner un bon repas», image-t-elle en riant.

À ces «conditions de brousse», la contrainte économique s'est

ajoutée et a pris de l'ampleur au fil des ans.

«Cuisiner sans gaspiller, c'est venu en raison du contexte dans lequel j'étais. J'ai commencé sur les plateaux alors que j'avais 14 ans. J'ai vu les budgets diminuer dans le milieu au gré du temps, j'ai constaté que c'était de plus en plus difficile dans l'industrie. Il fallait arriver à faire autant, avec moins d'argent. J'avais l'option d'aller chez Costco pour acheter du prêt-à-manger,

4



Tortillas

Envie de tenter le coup de la tortilla maison? Voici la recette mise au point par Florence-Léa.

INGRÉDIENTS

- 1 part de farine
- 1 part de purée de légumes ou de légumes trop cuits écrasés
- Sel, au goût
- Assaisonnements (épices, herbes fraîches, zeste)
- 15 ml (1 c. à soupe) de gras par tasse (250 ml) de farine (facultatif)

PRÉPARATION

- 1 Dans un robot culinaire, déposer la farine et la purée de légumes. Mélanger.
- 2 Ajouter le sel et les assaisonnements.
- 3 Mélanger jusqu'à l'obtention d'une pâte bien lisse. Si la pâte est trop collante, ajouter un peu de farine. Il faut que la pâte se détache naturellement des parois du contenant.

4 Transvaser la pâte dans un bol. Laisser reposer la pâte pendant environ 20 minutes, en la recouvrant d'un linge pour éviter qu'elle sèche.

5 Tailler en 6 à 12 morceaux égaux. Former de petites boules de pâte et bien les enfariner pour éviter qu'elles collent au rouleau à pâte.

6 Sur une surface lisse et farinée, rouler pour obtenir une tortilla d'environ 2 mm d'épaisseur.

7 Déposer les tortillas dans une poêle bien chaude et cuire environ 2 minutes de chaque côté, ou jusqu'à ce que de petites bulles d'air apparaissent dans la pâte.

8 Déposer les tortillas dans une assiette et recouvrir d'un linge à vaisselle propre afin qu'elles conservent leur humidité.

Recette de Florence-Léa Siry, tirée du livre *Défis zéro gaspi*

1 Florence-Léa Siry a lancé son entreprise, Chic frigo sans fric, il y a déjà 10 ans. — JOSIANNE DE LA SABLONNIÈRE

2 M^{me} Siry suggère de préparer ses propres mélanges d'épices, qu'on peut ensuite utiliser dans différentes recettes. — JOSIANNE DE LA SABLONNIÈRE

3 Craquelins maison. — ARIEL TARR

4 Les tortillas peuvent se décliner de différentes façons, selon ce qu'on a au frigo. Ici, des tortillas au chou-fleur, au maïs-lime-cumin, patate douce-lime, chou kale et épices à grillades ainsi que betterave-pesto asiatique. — ARIEL TARR



Défis zéro gaspi
FLORENCE-LÉA SIRY
LES ÉDITIONS DE L'HOMME
160 PAGES

mais ça ne m'intéressait pas. Je voulais nourrir les troupes avec des plats que je faisais moi-même. J'ai choisi de m'épanouir davantage dans la contrainte, en prenant la posture de tourner ça à mon avantage. J'ai commencé à cuisiner les aliments en entier et à réutiliser les restes pour concevoir de nouveaux plats, de façon à ce qu'il n'y ait pas de pertes.»

Le pied de céleri était par exemple utilisé en entier, de la branche à la feuille. Les restes de riz et de légumes mariés à un œuf se transformaient en galettes salées.

«J'ai vite constaté que je faisais des économies considérables en fonctionnant de la sorte. J'arrivais à confectionner trois repas par jour pour chacun et une table de collations avec une somme de 10 \$ par personne. C'était moins que ce coûtait un trio chez McDo. Ça m'a

amenée à réaliser que le gaspillage alimentaire coûte cher. Les statistiques montrent qu'en moyenne, chaque foyer gaspille pour 1100 \$ par année.»

C'est beaucoup. Et ce n'est pas si complexe d'inverser la tendance.

«J'ai réalisé que les gens avaient besoin d'outils au terme du défi vide-frigo de janvier, qui consistait à cuisiner avec ce qu'on avait chez soi avant d'aller acheter davantage de nourriture et pendant lequel j'ai reçu une avalanche de questions, commentaires et témoignages. J'ai même atteint le million de vues sur ma page Facebook. C'est là que l'idée de ce livre-ci a germé.»

Avec Guillaume Cantin de La Transformerie, Florence-Léa Siry est aussi porte-parole du prochain Défi Zéro Gaspi 2022 (sur le Web : florenceleasiry.com/defi-zero-gaspi), orchestré en collaboration avec Recyc-Québec.

«Le but, ce n'est pas juste de créer des contenus, mais aussi d'instaurer un mouvement social. C'est un événement rassembleur qui va se déployer sur une année, pendant laquelle les gens auront un défi à relever chaque mois. On va les accompagner avec des trucs, des recettes. On va aussi documenter l'expérience en sondant les participants à trois reprises. À partir de ça, on va être en mesure de créer des outils qui répondent encore davantage à leurs besoins, de continuer à les nourrir... en bonnes idées!»

Info : chicfrigosansfric.com

Questions, commentaires, suggestions? Écrivez-moi : karine.tremblay@latribune.qc.ca

Suivez-moi sur Instagram : [karine.encuisine](https://www.instagram.com/karine.encuisine)

PRATIQUES CANEVAS

Biscuits touski, muffins, granolas, croustade et pouding au pain en version salée, fricots, gratin, plaques et pâtés vide-frigo, sauces et trempettes variées, compotes et chutney sont quelques-uns des 31 canevas de recettes que propose Florence-Léa Siry dans son nouveau manuel pratique. «Ce sont des bases avec lesquelles les gens peuvent s'amuser en variant les épices, les herbes, les ingrédients. Ça leur permet d'être créatifs et de composer avec ce qu'ils ont dans le frigo ou le garde-manger.»

L'approche est ludique. Et accessible, insiste Florence-Léa, qui détaille aussi 12 défis qui font la démonstration que moins gaspiller n'est pas synonyme d'ennui dans l'assiette.

Dans tout ça, y a-t-il des recettes plus compliquées que d'autres?

«En fait, tout est relativement simple, mais avec celle des craquelins, je dirais que la recette de tortillas est probablement l'une des plus audacieuses du livre dans la mesure où les gens ont plutôt tendance à acheter ces items en épicerie au lieu de les fabriquer eux-mêmes. Mais il suffit de faire cette recette une fois pour voir à quel point c'est facile et combien le résultat est délicieux, bien meilleur que d'autres versions toutes faites. En plus, on peut adapter la recette selon ses goûts personnels en variant les épices, les fines herbes, les légumes utilisés.» KARINE TREMBLAY, LA TRIBUNE

ANAÏS BARBEAU-LAVALLETTE

FEMME DE COEUR
ET DE FORÊT

KARINE TREMBLAY

karine.tremblay@latribune.qc.ca

Quand la pandémie a imposé à chacun de rester chez soi, Anaïs Barbeau-Lavalette et sa tribu ont quitté la ville et mis le cap sur la « maison bleue ». Un lieu qu'elle connaît depuis ses premières années.

Situé dans la campagne estrienne, le paisible havre a aussi accueilli un couple d'amis et leurs enfants. À neuf dans le refuge, ils ont dessinés les contours d'un confinement d'exception. En dehors du rythme habituel, dans ce cocon de nature, la lenteur a repris ses droits.

Petit à petit, un récit a commencé à faire son nid dans l'imaginaire de l'auteure et cinéaste. Le lumineux *Femme forêt* a été écrit dans la foulée.

« Ce n'est pas du tout un roman de pandémie, mais cette pause d'un quotidien où tout va vite, cette immobilité imposée m'a permis de me connecter sur l'essentiel, de rencontrer ma sève, mon noyau. »

Et de revenir à une phrase qui l'habite au quotidien depuis six ans. Depuis ce moment où elle a mis un point final à *La femme qui fuit* avec cet énoncé fort qui fermait la dernière page : « Je suis libre ensemble, moi. »

« Je ne l'ai pas réalisé avant d'arriver à la fin de l'écriture de *Femme forêt*, mais j'ai l'impression que ce récit répond exactement à ça, d'une certaine façon, que ce livre s'inscrit dans la continuité de cette idée en posant les questions : comment on fait pour être la femme qui reste? Comment, en étant issue d'une lignée d'abandonnés des deux côtés, on s'invente des racines et on les cultive ensuite? Comment on fait pour être en lien amical, familial amoureux, d'une façon profonde, qui n'est pas forcée? J'ai l'impression que le cœur de mon livre, c'est tout ça. »

C'est aussi le panorama de l'enfance. Celle qui se déploie autour de soi. Et celle qu'on porte à l'intérieur.

« En revenant me poser dans ce décor, j'ai réalisé que, même si j'y avais passé ma jeunesse, j'étais complètement analphabète du territoire qui m'entourait. Je ne connaissais pas le nom des arbres,

des fleurs. Et je connaissais à peine le nom des gens qui habitaient depuis toujours dans cette vallée. »

Le temps de la lenteur a permis à l'écrivaine d'aller à la rencontre de ce qui pousse, les gens autant que les plantes.

« Du coup, ça m'a permis d'être en complète résonance avec les questions que je me posais sur mes racines : est-ce qu'elles sont solides? Est-ce que je suis là pour rester? Et bien sûr que ça va bien au-delà de mon histoire personnelle, parce que le thème de l'ancrage est universel. »

**DE L'ORDINAIRE,
DU MERVEILLEUX**

Au fil des pages et des fragments qui se font écho, l'écrivaine raconte son clan, les moments pétris d'ordinaire et de merveilleux qui ont été vécus dans le nid de la forêt. Elle fait aussi briller une kyrielle de personnages colorés, aux parcours atypiques.

« Je n'ai pratiquement rien inventé. J'ai croisé des histoires riches, singulières. Des histoires de survie, aussi. C'était plus grand que la fiction et aller vers ces magnifiques personnages me reliait beaucoup au vivant, ça me faisait revisiter mon histoire personnelle, mais ça me reconnectait aussi au côté éphémère de la vie. On meurt, on va mourir un jour. »

« Ce n'est pas du tout un roman de pandémie, mais cette pause d'un quotidien où tout va vite, cette immobilité imposée m'a permis de me connecter sur l'essentiel, de rencontrer ma sève, mon noyau. »

— Anaïs Barbeau-Lavalette

Cette conscience exacerbée du caractère provisoire de la vie appelle une façon d'entrevoir la suite.

« Ça pose une question, encore une autre : comment on l'honore, ce passage-là? Une des réponses



Anaïs Barbeau-Lavalette — ÉVA MAUDE TC

que moi j'ai trouvées, c'est de glorifier l'ordinaire. De m'emparer du réel, et de le magnifier, d'être souveraine là-dedans. On est les dessinateurs de notre vie et ça, je le dis souvent à mes enfants : c'est vous, les chefs de votre bonheur. Ceci dans la mesure où c'est possible, évidemment, parce que, pour avoir côtoyé beaucoup de détresse et bon nombre d'écorchés, je sais que c'est un privilège », expose Anaïs.

Cette façon de voir et de transcender le banal traverse en entier *Femme forêt*. Comme une feuille d'or qui viendrait accrocher le regard et éclairer certains pans du paysage.

« Ça, c'est la maman qui parle. Mon seul pouvoir de résistance, pendant cet exil, c'était de laisser une empreinte profonde et durable de cet arrêt-là à mes enfants. Et ça ne se passait pas seulement dans les instants de bonheur ou de douceur, parce que mes enfants ont côtoyé la mort comme jamais auparavant pendant cette période. Mais quelque part, j'avais envie de tenir les rênes pour que ce vécu soit important, et qu'ils retiennent cette idée que la beauté, on la fabrique en regardant les gens et les choses d'une certaine façon. »

Et en les racontant sur papier ensuite, aussi.

**Une année
Romain Gary**

Ce n'est pas un hasard si les mots de Romain Gary sont mis en exergue en ouverture de *Femme forêt* : « Ne dis pas forcément les choses comme elles se sont passées, mais transforme-les en légendes. »

Il y a sans doute là un écho au fait qu'Anaïs Barbeau-Lavalette est en train de terminer le film *Chien blanc*, inspiré du roman du même nom.

« Ça a été mon année Romain Gary, je dirais. On est dans les dernières étapes du montage et du son. Ça prend beaucoup de mon espace mental. Le tournage aura été épique, mais je suis très fière de ce projet », dit celle qui s'est imprégnée de l'œuvre de l'écrivain pour donner vie à sa bobine.

« J'avais déjà beaucoup lu Gary. Travailler si longtemps sur mon film m'a évidemment amenée à me replonger dans son univers. Mis à part l'acuité de sa pensée, je retiens de lui son intelligence vraiment avant-gardiste. »

Pour nourrir sa démarche et sa réflexion, la réalisatrice a pu rencontrer le fils de l'écrivain (et de l'actrice Jean Seberg), Diego Gary.

« C'était vraiment émouvant. Il a eu deux parents assez particuliers, qui ont marqué l'histoire. Il habite à Barcelone et il ne parle à personne. C'est un ermite, en quelque sorte. Je me sentais donc privilégiée de le rencontrer, et on a eu une belle connexion. Ça a nourri le film, et puisque c'est une biographie, ça a ancré tous les personnages », résume celle dont les précédentes productions sont mises en vitrine au Cinéma, ce week-end, où on lui rend hommage en présentant une rétrospective de ses œuvres. **KARINE TREMBLAY**

Anaïs Barbeau-Lavalette
*Femme forêt*RÉCIT
Marchand
de feuilles
304 pages



Rose-Marie Perreault, derrière, et Nour Belkhiria forment un beau duo d'amies dans *Une révision*. — ÈVE B. LAVOIE.

UNE RÉVISION

LE PLAISIR DE LA RÉFLEXION

FRANÇOIS HOUDE

Le Nouvelliste

CRITIQUE

Si les bulletins d'information regorgent d'occasions de se forger des opinions tranchantes sur nombre de grands enjeux, les invitations à réfléchir en profondeur, quitte à ne pas arriver à se positionner, sont plus rares. Le cinéma nous en offre une : ça s'appelle *Une révision* et ça raconte une histoire qui se déroule, on le devine, dans le monde de l'enseignement.

Étienne Brasseur (Patrice Robitaille) est un professeur de philosophie plutôt allumé, capable non seulement de rendre Spinoza digeste pour ses étudiants du collégial, mais de le faire dans une certaine bonne humeur. Ce côté léger de sa personnalité masque à peine une grande rigueur intellectuelle qui se manifeste particulièrement dans la correction des travaux. Dont celui présenté par Nacira (Nour Belkhiria).

La jeune femme de religion musulmane a eu la mauvaise idée d'utiliser une citation du Coran comme argument de sa démonstration. Le professeur le rejette en bloc, ce qui plombe sérieusement la note. Nacira plaide auprès de son professeur : on ne peut balayer un argument et tout un travail

sur la seule base que son autrice est croyante. Le prof se rebiffe, la nécessaire exigence de son boulot l'y contraint. Il ne peut marcher sur sa conscience professionnelle ni sur sa rigueur intellectuelle simplement pour être au diapason de ses supérieurs qui font de la réussite une priorité du collège.

Le dilemme devient insoutenable quand on comprend que tout l'entourage d'Étienne l'incite à plier et que si l'étudiante obtient gain de cause devant le comité de révision, un troisième échec pour Étienne, il perdra son emploi. C'est le nouveau règlement.

Ah oui : notre philosophe vit également une rupture amoureuse; rien pour atténuer son vertige. Ne peut-il faire preuve d'un peu de souplesse comme tout le monde le lui suggère? Il semblerait que non.

PARLER BEAUCOUP, PARLER BIEN

Les scénaristes Louis Godbout et Normand Corbeil, tout comme la réalisatrice Catherine Therrien, invitent les spectateurs à un débat fort intéressant. Dans toute la première portion du film, il est éloquentement exposé, avec moult références à de grands penseurs (Denys Arcand est collaborateur au scénario).

Comprenez que, dans *Une révision*, on parle beaucoup et bien.



Dans le rôle d'un professeur de philosophie rigoureux et intègre, Patrice Robitaille offre une interprétation très convaincante. — LES FILMS SÉVILLE

Au point que plane au-dessus des trente premières minutes la menace que ça devienne assommant. Heureusement, le scénario s'aère et une bienfaitrice accélération des événements dans le récit donne un second souffle captivant au film.

L'intrigue secondaire qui relance ce récit est cependant expédiée avec une certaine désinvolture. Dommage. D'autant qu'elle entraînait *Une révision* à un autre niveau

par une observation plus sensible du personnage d'Étienne Brasseur, révélant plus de nuances dans sa personnalité.

Ça ne signifie pas que le débat de fond qui nous est offert n'est pas assez riche et pertinent pour ternir un film de 90 minutes. Loin de là, mais une fois clairement exposé, on a beau le reprendre par toutes sortes de chemins, il appartient au spectateur de se l'approprier. Cela dit, la conclusion de l'affaire devant

le comité de révision du collège réserve une surprise qui pourrait ébranler ce même spectateur dans ses positions.

À la fin, *Une révision* livre une charge assez lourde contre notre système d'éducation (d'autres institutions nous viennent aussi à l'esprit) contre la tendance à privilégier les apparences aux enjeux de fond. La démonstration est efficace et trouve un agréable écrin dans ce film dont la valeur tient d'abord et avant tout à son scénario.

UN ROC, UNE RÉVÉLATION, UNE DOUÉE

Il est, cela dit, défendu par de très solides interprètes à tous les niveaux. Patrice Robitaille fait preuve d'un très grand talent que son expérience a peaufiné jusqu'à un niveau absolument remarquable. Son travail est nuancé, naturel et jamais trop appuyé. Il est un roc sur lequel le film repose.

Autour de lui, personne ne détonne, signe d'une direction très maîtrisée de la part de Catherine Therrien. Nour Belkhiria est une charmante révélation dans le rôle de Nacira. Si la jeune femme n'était que convaincante en étudiante opiniâtre, ce serait déjà beaucoup, mais elle est réellement attachante en orpheline de mère en quête d'elle-même. L'interprète a su rendre avec justesse la fraîcheur, la fragilité qui la caractérisent, au même titre que sa rectitude morale. C'est un riche personnage qui exigeait une interprète capable de nuances subtiles.

Rose-Marie Perreault continue d'impressionner, avec son jeu très naturel, qui révèle ici pas mal de finesse. Son personnage d'étudiante qui s'amourache de son professeur portait en lui l'écueil du cliché. Elle l'évite et donne à sa Maude une subtile dimension supplémentaire faite de sincérité et de vulnérabilité. La jeune interprète est, décidément, très douée.

En somme, *Une révision* est un film intelligent, impeccablement mené à défaut d'être carrément exceptionnel. Son propos est pertinent et il interpelle, ce qui est manifestement l'intention de ses créateurs, qui se réjouiraient sûrement de savoir qu'il suscite des discussions dans la voiture en sortant de la salle et bien après.

Au générique

Cote : ★★★

Titre : *Une révision*

Genre : Drame

Réalisatrice : Catherine Therrien

Acteurs : Patrice Robitaille, Nour Belkhiria et Rose-Marie Perreault

Durée : 1 h 36

GABRIEL ANCTIL, BAROUDEUR BOULIMIQUE DE CULTURE



**JONATHAN
CUSTEAU**

CHRONIQUE

jonathan.custeau@latribune.qc.ca



À l'âge de 16 ans, Gabriel Ancetil, aujourd'hui journaliste et écrivain, partait sac au dos pour deux mois d'exploration en Europe. Son goût de l'ailleurs lui venait entre autres de Jack Kerouac, qu'il avait découvert deux ans plus tôt, ou d'Hemingway, qu'il lisait déjà.

«Je me suis rendu compte que si je voulais avoir des histoires à raconter, il faudrait que j'accumule mes propres expériences. Des expériences uniques. Quelqu'un qui reste dans sa maison toute sa vie n'a pas grand-chose à raconter», explique-t-il.

Ce vécu sur la route, qui se poursuit depuis, il le raconte dans un condensé de 40 récits préalablement imprimés dans *Le Devoir*, *Espaces* ou *Nouveau Projet*, un bouquin publié aux éditions Somme Toute. *Sillonner les chemins du monde* nous lance sur la trace de grands écrivains, de bouleversements politiques, ou simplement dans la surstimulation des sens dans un monde de nouvelles expériences.

«L'idée de base, c'était de plonger le lecteur dans l'esprit du voyage. Ce que je recherche quand je pars, c'est l'expérience, la curiosité vers l'ailleurs. Je me dis qu'il y a peut-être 1 % des lecteurs qui choisiront la même destination que moi, mais les autres 99 %, je veux leur offrir de voyager dans leur imaginaire. J'espère qu'en me lisant, les gens auront les mêmes démangeaisons que j'ai dans les jambes à l'idée de partir. Pour moi, les articles de voyage sont la forme la plus littéraire du journalisme. J'essaie toujours de décrire les perceptions des cinq sens.»

Dans la première partie du recueil, le voyageur aborde les auteurs et

les artistes qui ont tantôt inspiré un itinéraire, tantôt fait l'objet d'une découverte le long de la route. De Toulouse, il raconte la vie de Saint-Exupéry. À Key West, au sud de la Floride, il rencontre Michel Tremblay qui lui fait revivre l'époque où les bateaux de croisières n'avaient pas encore transformé l'île en paradis de touristes. Il nous amène aussi voir les peintres de Charlevoix ou ceux de la Provence.

«Je suis un boulimique culturel. Je suis très curieux de tout dans la vie. Certaines lectures ou certains films m'ont poussé à visiter des pays en particulier. Key West était très présent dans mon imaginaire à cause de l'œuvre de Tremblay. Ce sont des endroits que j'avais en moi depuis ma jeune vingtaine.»

Mais l'inverse est aussi vrai. Il y a un peu, beaucoup de découvertes qui surviennent dans la préparation d'une escapade. «Je vais toujours essayer de m'imprégner des grandes œuvres qui ont traversé un pays. J'ai l'impression que ça m'aide à mieux capter l'esprit du lieu.»

Pas étonnant que ce grand baroudeur s'arrête souvent dans les librairies, partout dans le monde, pour acheter les œuvres des auteurs locaux. «Il m'est arrivé d'acheter des livres pour enfants dans une langue que je ne comprenais pas juste parce que je le trouvais beau.»

Lui-même s'est permis d'écrire à l'étranger, à Banff, en Haïti, à Barcelone, pour prendre un recul nécessaire à la création. De Barcelone, il a pu assister aux élections ayant précédé le référendum de la Catalogne, un moment immortalisé dans la deuxième section du livre : celle aux récits politiques et historiques. On y fait par ailleurs des incursions à Berlin, à Tunis et à Istanbul.

Journaliste, écrivain et grand voyageur, Gabriel Ancetil lance *Sillonner les chemins du monde*, un recueil de 40 récits de voyage. — JORGE CAMAROTTI

Et il y a ce troisième volet, plus personnel, plus sensoriel, où le lecteur fera la connaissance des deux héritiers de Gabriel Ancetil. «Les textes comportant le plus d'émotion sont ceux avec les enfants. À travers leurs yeux, je peux revivre des premières découvertes.»

Que dire de cette désintoxication des écrans induite par un séjour aux Îles-de-la-Madeleine? Le goût du vent, les couleurs des couchers de soleil, les grandes plages où on peut marcher à l'infini sans rencontrer âme qui vit : toutes ces premières fois prennent un sens différent dans la contemplation des enfants. «Ça me permet d'arriver avec un regard plus naïf et plus spectaculaire. Je peux aller dans des zones où je n'irais pas si je ne parlais que de mon expérience à moi.»

Un de ses enfants ayant maintenant 16 ans, Gabriel Ancetil réalise que de prendre le large aussi tôt dans la vie, comme il l'a fait, n'est pas nécessairement adapté pour toutes les personnalités. Mais mine de rien, les pommes ne sont, semble-t-il, pas tombées loin de l'arbre.

«Je leur ai transmis l'amour du voyage. Ils l'ont capté presque

immédiatement. Les deux veulent faire le tour du monde.»

Ce n'est sans doute pas le paternel qui les découragera.

«Voyager, c'est une ouverture vers les autres. Plus on voyage, plus on se rend compte qu'on est à peu près tous pareils. C'est pour ça que c'était si difficile que tous les voyages arrêtent brusquement à cause de la pandémie. Il y a aussi une découverte de soi. On nous projette notre propre image, une perspective différente sur notre vie. C'est ce qui m'a permis de réaliser que Montréal est une des villes les plus *cools* au monde. On y trouve la culture, la qualité de vie. Nous sommes choyés et chanceux de vivre ici.»

Gabriel Ancetil, qui a profité de la pandémie pour... écrire, publiera quatre ou cinq livres dans la prochaine année. Des livres pour enfants comme des livres pour adultes. Mais il a ces fourmis dans les jambes qui le pousseront bientôt vers le large. «J'ai besoin de sortir du pays.»

Le Grand Canyon sera sans doute une destination des prochains mois. Mais le rêve de découvrir Mexico pourrait l'emporter et devenir réalité avant tout autre départ. «J'ai envie d'y aller depuis

longtemps. Mexico, c'est Frida Kahlo et Diego Rivera. C'est aussi toute une culture culinaire.»

Le confinement de la pandémie aura néanmoins permis de raviver la nervosité des expéditions en terres inconnues. «Les prochains voyages, je les apprécierai plus. Je les tenais peut-être pour acquis.»

La confection d'un recueil qu'il avait en tête depuis longtemps aura donc servi d'antidote, en même temps qu'il lui redonnait le goût de partir. «En le relisant, je constate que c'est comme le résumé des cinq dernières années de ma vie.»

